

XXXVII

AU BANQUET

OFFERT

A L'AUTEUR DES GIRONDINS

Le 18 juillet 1847.

Le livre des *Girondins* avait paru; son succès, jusque-là sans exemple, avait donné au nom de l'auteur le retentissement de la plus éclatante popularité. La ville de Mâcon voulut recevoir M. de Lamartine avec une congratulation solennelle. Ce fut l'occasion d'un discours qui, reproduit par tous les journaux de France, excita une immense et universelle sensation.

Les paroles perdraient trop à distance si elles ne restaient encadrées dans les circonstances civiques qui les inspirèrent. Nous croyons devoir reproduire l'impression émue, écrite au moment même sur cette fête d'une ville, d'une province entière, paysage inséparable d'un discours qui aurait prévenu la révolution si le gouvernement avait voulu, avait pu entendre ce pacifique, mais pressant avertissement.

« Le matin du 18, les voitures et les bateaux à vapeur ont versé à Mâcon, par toutes les routes et par la Saône, des milliers de souscripteurs au banquet offert à M. de Lamartine. Quarante villes des départements voisins envoyaient une députation à cette fête, dont les proportions étaient inusitées en France et en Angleterre. En voici les principaux traits. Une enceinte de près d'un hectare de superficie; un dôme de toile; des tables disposées en rayons dont une des extrémités aboutissait à une table centrale où devait siéger l'hôte du pays; près de trois mille sous-

cripteurs assis à ces tables; autant de spectateurs et de curieux; quinze cents femmes, dans les costumes du jour et dans les costumes nationaux si élégants, si pittoresques et si riches de la Bresse, du Mâconnais, du Jura et de la Suisse: un véritable colisée romain, mais un colisée vivant et populaire.

» D'immenses acclamations saluant l'orateur; le dîner splendide et calme. Au moment des toasts et du discours, un orage d'éclairs et de vent emportant le dôme de toile et ébranlant comme des vergues et des mâts de vaisseau la charpente qui le supportait sur la tête de ces six mille personnes. Pas un cri, pas un geste d'effroi; une acclamation d'énergie et d'enthousiasme répondant, même par la voix des femmes, à ces tonnerres du ciel et à ces secousses de l'ouragan; chacun restant intrépidement à sa place pendant une heure d'attente, au son de la musique et au retentissement de la foudre. Après l'orage et sous les débris de toiles, de charpentes, de tables et de bancs, cette même foule entourant l'estrade changée en tribune pour écouter le toast du maire de Mâcon, M. Rolland, et la réponse de M. de Lamartine, deux discours évidemment abrégés par la situation des auditeurs; des applaudissements répétés et passionnés, des cris de *Vive l'auteur des Girondins!* s'élevant de six ou sept mille voix; mais, au milieu de l'ordre de la foule dans ce grand désordre des éléments, pas un cri séditieux, pas un accident, pas un trouble, cette multitude se contenant elle-même par la seule puissance des sentiments qui l'animaient: voilà cette journée!

MESSIEURS,

Avant de répondre à l'impatience que vous voulez bien témoigner, laissez-moi vous remercier d'abord de la patience et de la constance qui vous ont fait résister, imperturbables et debout, aux intempéries de l'orage, au feu des éclairs, aux coups de la foudre, sous ce toit croulant et sous ces tentes déchirées. Vous avez montré que vous êtes vrai-

ment les enfants de ces Gaulois qui s'écriaient, dans des circonstances plus sérieuses, que, si la voûte du ciel venait à s'érouler, ils la soutiendraient sur le fer de leurs lances! (*Bravos prolongés.*) Ainsi vous-mêmes vous bravez les éléments pour entendre quelques mots de probité et de liberté. Vous comprenez qu'une pareille situation néanmoins me commande d'abrèger l'entretien que nous nous proposons d'avoir ensemble et de me borner à vous exprimer une faible partie de mes sentiments; mais je ne puis supprimer ma reconnaissance.

Messieurs, en écoutant les paroles que vient de m'adresser en votre nom M. Rolland, mon jeune ami, ce premier magistrat de votre ville, qui a déposé ici son caractère officiel pour y revêtir seulement la magistrature de votre amitié! en contemplant cet immense concours de concitoyens et d'étrangers, ce camp d'amis, cette armée de convives, et cette décoration vivante de femmes qui représentent ici le plus beau des rôles dans l'histoire des révolutions: le rôle de la miséricorde et de la pitié (*Applaudissements*), quel étranger, quel voyageur, s'il passait par hasard en ce moment par nos murs, ou s'il voguait sur notre beau fleuve, ne se demanderait quel événement national célèbre aujourd'hui notre pays? quelle commémoration est-ce que on y renouvelle? quelle grandeur de la terre, quel ministre, quel puissant citoyen on y enveloppe de la réception, de l'acclamation, de la munificence publique? Et si l'on répondait à ce passant que ce n'est rien de tout cela, que ce n'est ni un ministre, ni une puissance de l'État, ni un soldat chargé des palmes d'une campagne, mais que c'est tout simplement le retour dans ses foyers d'un obscur citoyen (*Non! non! — Protestations bruyantes*), oui, d'un simple citoyen comme vous, et qui ne veut d'autre distinction d'avec vous que l'estime et l'affection que vous lui prodiguez (*Bravos*), — le retour, dis-je, d'un simple citoyen qui, après avoir défendu, bien infructueusement trop souvent, les principes nationaux à la tribune, a écrit bien imparfaitement aussi quelques

pages de l'histoire de son pays; — y a-t-il, si vous le demandez, Messieurs, y a-t-il un étranger, un voyageur qui ne se confondit d'étonnement à un pareil spectacle, et qui ne s'écriât que le peuple capable de décerner de tels honneurs aux plus modestes travaux de l'esprit est entre tous le peuple de l'intelligence et mérite la suprématie, non sur le sol, mais sur l'âme de l'Europe, par ces mêmes travaux de l'esprit qu'il sait si rapidement comprendre, si vivement sentir et si magnifiquement récompenser?

En effet, Messieurs, le spectacle dont nous sommes vous et moi en ce moment l'objet, les acteurs ou les témoins, ne s'est, je crois, présenté qu'une seule fois dans les annales du monde littéraire. C'était dans cette Grèce antique, berceau de la poésie, de l'histoire, des arts, de la gloire, de la liberté, dans cette Grèce florissante alors, renaissante aujourd'hui à l'abri de notre drapeau. Elle célébrait ses jeux Olympiques; la nation entière y assistait par ses représentants ou par ses spectateurs, guère plus nombreux que nous ne sommes ici (car la grandeur des peuples ne se mesure pas à leur géographie, mais à leur âme). On venait de couronner les vainqueurs dans tous les arts de la guerre ou de la paix, de la main ou de l'esprit; un homme, un étranger se présente, la foule le regarde sans le connaître; il était parvenu au milieu de la vie; il avait voyagé de longues années dans toutes les contrées de l'Orient pour y étudier les mœurs des hommes et pour y soulever le voile peint de rêves jeté par l'imagination sur le berceau des peuples; revenu dans Halicarnasse, sa patrie, il avait servi son pays dans les conseils du peuple; il y avait été proscrit, tantôt par la tyrannie, tantôt par la démagogie; car, en servant la liberté et les intérêts du peuple, il ne consentait pas à en servir les anarchies ou les caprices; rentré dans la vie privée, il avait écrit ce qu'il avait vu ou ce qu'il avait appris de la bouche des autres hommes; il tenait à la main un manuscrit; il le déroula à la voix des juges; il lut le premier livre de ses récits devant l'assemblée. La Grèce

entière, suspendue à ses lèvres, lui décerna d'acclamation un des prix, et la postérité, ratifiant ce jugement du peuple le plus sensible de la terre, l'appela depuis le père de l'Histoire : et cette voix eut un écho, car elle fit éclore un autre historien plus grand que lui. Le jeune Thucydide, caché parmi les auditeurs, pleurait d'émotion. « Tu es heureux, dit l'historien couronné au père du jeune Thucydide, qui lui présentait son fils, tu es heureux, car ton fils aime la gloire. » C'est ainsi qu'on appelait alors la vertu.

Messieurs, cet inconnu, cet étranger, c'était Hérodote, le père de l'histoire antique. Je ne suis pas Hérodote, je ne suis pas même un de ces historiens qui ont conquis et qui conquièrent tous les jours en France ce titre, et dont les différences d'opinions politiques ne m'empêchent pas de reconnaître le mérite supérieur et les travaux. Je ne suis pas Hérodote ! Vous n'êtes pas la Grèce ! Mais vous êtes la France ! Et à ce titre, je suis aussi fier de vos suffrages que vous êtes vous-mêmes généreux à me les décerner !

Mais, Messieurs, allons tout de suite au fond de cette démonstration. Mon livre avait besoin d'une conclusion, et c'est vous qui la faites !... La conclusion, c'est que la France sent tout à coup le besoin d'étudier l'esprit de sa Révolution, de se retremper dans ses principes épurés, séparés des excès qui les altérèrent, du sang qui les souilla, et de puiser dans son passé les leçons de son présent et de son avenir.

Où, rechercher après un demi-siècle, sous la cendre encore chaude des événements, sous la poussière encore émue des morts, l'étincelle primitive, et, je l'espère, immortelle, qui alluma dans l'âme d'un grand peuple cette ardente flamme dont le monde entier fut éclairé, puis embrasé, puis en partie consumé ; rallumer, dis-je, cette flamme trop éteinte dans le cœur des générations qui nous suivent, la nourrir, de peur qu'elle ne s'assoupisse pour jamais, et ne laisse une seconde fois la France et l'Europe

dans l'obscurité des âges de ténèbres ; la surveiller et la purifier aussi, de peur que sa lueur ne dégénère par la compression même en explosion, en incendie et en ruine : voilà la pensée du livre ! voilà la pensée du temps ! Me démentirez-vous si je dis : et voilà votre pensée ! (*Non ! non !*)

C'est dans cette pensée que peut se trouver seulement pour vous la dignité, le sérieux de ce banquet, et que se trouve seulement pour moi le courage de vous retenir un moment au milieu de ce désordre des éléments et des débris de cette enceinte. (*Non ! non ! parlez ! parlez !*) Oui, Messieurs, sans cela je me perdrais dans la foule. Mais quand un homme représente en lui, ne fût-ce que pour une minute, la pensée collective d'une masse imposante d'autres hommes, il doit s'oublier lui-même, se respecter lui-même ou vous respecter en lui ; il doit pour un instant se considérer, non comme un homme, mais comme un signe, comme un de ces drapeaux qui sont suspendus derrière moi ; et, sans se faire illusion sur son mérite ou sur son importance, il doit se tenir debout dans l'évidence où vous l'avez placé ; il doit se dire : Ce qu'on honore en moi, ce qu'on salue en moi, ce qu'on acclame, ce n'est pas moi, c'est ma signification ! Ce n'est pas l'étoffe du drapeau, c'est sa couleur ! (*Longue acclamation*)

Messieurs, voyons donc très-rapidement les faits et le sens intime des événements que j'ai essayé de décrire ; voyons quelle clarté ils jettent sur notre route de nation pensante et de nation politique, car le flambeau de l'histoire n'éclaire pas seulement le passé, mais le présent et l'avenir. Oûi, voyons les faits de cette grande époque, tels qu'ils me sont apparus à moi-même bien jeune encore, quoi qu'on en dise, et bien avant l'époque où les hommes qui ne me connaissent pas de près, où mes ennemis politiques supposent que j'ai été ramené, converti à ses doctrines philosophiques et sociales, soit par une ambition de pouvoir, que je méprise aux conditions où je le vois souvent

exercé... (*Bravos*) soit par une inextinguible soif de popularité! popularité que vous m'avez vu au contraire braver habituellement quand elle ne me semblait pas d'accord avec le service des vérités ou des intérêts vrais du temps (*Murmures*), mais dont je suis heureux, dont je suis fier quand je la rencontre par hasard comme la force morale de l'opinion! Rien de tout cela n'est vrai. (*On applaudit.*)

Je me suis dit dès l'âge de raison politique, c'est-à-dire dès l'âge où nous nous faisons à nous-mêmes nos opinions après avoir balbutié, en enfants, les opinions ou les préjugés de nos nourrices : Qu'est-ce donc que la révolution française ?

La révolution française est-elle, comme le disent les adorateurs du passé, une grande sédition du peuple, qui s'agite pour rien et qui brise, dans ses convulsions insensées, son église, sa monarchie, ses castes, ses institutions, sa nationalité, et déchire même la carte de l'Europe? Mais à ce titre, la révolution opérée par le christianisme, quand il se leva sur le monde, ne serait donc qu'une grande sédition aussi ; car il n'a pas produit, pour se faire place, une plus grande commotion dans le monde! Non! la révolution n'a pas été une misérable sédition de la France : car une sédition s'apaise comme elle se soulève, et ne laisse après elle que des ruines et des cadavres. La révolution a laissé des échafauds et des ruines, il est vrai, c'est son remords et son malheur, mais elle a laissé une doctrine ; elle a laissé un esprit qui durera et qui se perpétuera autant que vivra la raison humaine. (*Bravos prolongés.*)

Je me suis dit encore : la révolution, comme le prétendent les soi-disant politiques du fait, n'a-t-elle été que le résultat d'un embarras de finances dans le trésor public, embarras que les résistances d'une cour avide ont empêché M. Necker de pallier, et sous lequel s'est écroulée, dans le gouffre d'un petit déficit d'impôts, une monarchie de quatorze siècles? Quoi! c'est pour un misérable déficit de cinquante à soixante millions, dans un empire aussi riche que

la France, que la monarchie a été détruite, que la féodalité a été déracinée, que l'église a été dépossédée, que l'aristocratie a été nivelée, que la France a dépensé des milliards de son capital et des millions de vie de ses enfants! Quelle cause pour un pareil effet! et quelle proportion entre l'effet et la cause! et quelle petitesse les calomnieurs d'un des plus immenses événements de l'histoire moderne attribuent au principe de la révolution, afin d'atténuer la grandeur et l'importance de l'événement par l'insignifiance et la vileté du motif! Laissons cette puérilité aux hommes de finance qui, accoutumés à tout chiffrer dans leurs calculs, ont voulu aussi chiffrer la chute d'un vieux monde et la naissance d'un monde nouveau. (*On applaudit.*)

Enfin je me suis dit : La révolution française est-elle un accès de frénésie d'un peuple ne comprenant pas lui-même ce qu'il veut, ce qu'il cherche, ce qu'il poursuit à travers les démolitions et les flots de sang qu'il traverse pour arriver par la lassitude au même point d'où il est parti? Mais cinquante ans ont passé depuis le jour où ce prétendu accès de démence a saisi une nation tout entière, roi, cour, noblesse, clergé, peuple. Les générations, abrégées par l'échafaud et par la guerre, ont été deux fois renouvelées. La France est rassise ; l'Europe est de sang-froid ; les hommes ne sont plus les mêmes, et cependant le même esprit anime encore le monde pensant! et les mêmes mots prononcés ou écrits par les plus faibles organes font encore palpiter les mêmes fibres dans tous les cœurs, dans toutes les poitrines des enfants mêmes de ceux qui sont morts dans ce choc contraire de deux idées! Ah! si c'est là une démence nationale, convenez du moins que l'accès en est long et que l'idée en est fixe! et qu'une pareille folie de la révolution pourrait bien ressembler un jour à cette *folie de la croix* qui dura deux mille ans, qui sapa le vieux monde, qui apprit aux maîtres et aux esclaves le nom nouveau de frères, et qui renouvela les autels, les empires, les lois et les institutions de l'univers!

Non, la révolution française fut autre chose : il n'est pas donné à de vils intérêts matériels de produire de pareils effets. Le genre humain est spiritualiste malgré ses calomniateurs ; il se meut quelquefois pour des intérêts, mais c'est quand les idées lui manquent, ou quand il manque lui-même, comme nous en ce moment, aux idées. Le genre humain est spiritualiste, et c'est là sa gloire ; et les religions, les révolutions, les martyrs, ne sont que le spiritualisme des idées protestant contre le matérialisme des faits ! (*Oui ! oui !*)

La révolution fut l'avènement d'une idée ou d'un groupe d'idées nouvelles dans le monde. Ces idées, vous les connaissez ; vous en avez lu les premiers catéchistes, Fénelon dans le *Télémaque*, Montesquieu dans l'*Esprit des Lois*, J.-J. Rousseau dans le *Contrat social*. C'est de ces livres que souffla cette première aspiration à la rénovation de toutes choses, aspiration unanime dans toutes les classes alors, dans celles qui avaient à perdre comme dans celles qui avaient à gagner, dans les privilégiées comme dans les opprimées, dans la noblesse, dans le clergé comme dans le peuple ; car la conviction puissante de ces vérités divines rendait tout le monde alors juste, désintéressé, généreux comme la vérité elle-même.

Je comptais ici, Messieurs, parcourir avec vous les diverses phases de l'histoire de cette révolution, et en faire ressortir la leçon et la lumière. Les circonstances s'y opposent, la nuit nous gagne, le vent emporte les paroles. Je passe tout de suite au moment où cette révolution, comme épuisée d'efforts, d'anarchie et de sang, se jeta de lassitude et de découragement dans les bras d'un soldat ambitieux dont je reconnais la grandeur, dont je reconnais les services, car la gloire dont on couvre les armes d'une nation est un service, mais dont le règne civil ne fut, selon moi, que le règne de la contre-révolution.

De ce jour, de ce 18 brumaire, commence contre les principes populaires une réaction qui ne s'arrête qu'à la

chute de l'empire. On dirait que le génie de Charlemagne, exhumé du moyen âge, revit tout entier en lui. Mais ce génie est un anachronisme perpétuel. C'est le génie du passé ; ce n'est pas celui du présent et de l'avenir des peuples. C'est le génie de la discipline ; ce n'est pas celui de la société. Quand on écarte l'éclat du sabre qui couvre tout cela, on est étonné de la petitesse et de la fausseté des conceptions sociales qui se cachent sous cette grande gloire, et, dans l'homme des batailles, on ne peut s'empêcher de reconnaître en tout le génie sublime, mais le génie égaré de la contre-révolution. (*Une voix : c'est vrai !*)

La Restauration elle-même, qui certes ne pouvait pas apporter des sympathies personnelles à nos principes, fut moins loin que lui des idées libérales de 89. Mais il est plus aisé en politique de vaincre ses ennemis que de triompher de ses amis ! Vous le voyez par vous-mêmes aujourd'hui. (*Oui ! oui !*) La Restauration, entraînée par ses amis exagérés, se précipita elle-même dans le précipice de son passé !

Et maintenant, où en sommes-nous ? (*Mouvement d'attention.*) Ici, Messieurs, ne craignez pas que je fasse descendre la vérité historique de sa hauteur sereine et impartiale pour en faire une arme de parti. Nous sommes dans l'histoire, n'en descendons pas ! Mais voyons cependant à quelles distances nous avons été rejetés de nos principes par ces réactions ; non pas par les réactions de gouvernement seulement, — celles-là sont les moins dangereuses, — mais par les réactions de l'opinion, qui se manque à elle-même en France depuis trente ans.

Le premier dogme de la révolution bienfaisante que cette philosophie voulait faire prévaloir dans le monde, c'est la paix ! L'extinction des haines de peuple à peuple, la fraternité entre les nations ; nous y marchons ! Nous avons la paix ! Je ne suis pas de ceux qui rejettent aux gouvernements qu'ils accusent jusqu'à leurs bienfaits. La paix sera dans l'avenir, selon moi, la glorieuse amnistie

de ce gouvernement contre ses autres erreurs. Historien ou député, homme ou philosophe, je soutiendrai toujours la paix avec le gouvernement ou contre lui, et vous pensez comme moi. La guerre n'est qu'un meurtre en masse, le meurtre en masse n'est pas un progrès ! (*Longs applaudissements.*)

La sécurité individuelle était un autre de ces dogmes. Nous l'avons aussi, et j'en rends hommage à notre temps ! Mais dans l'ordre politique ! Voyons :

Le dogme, c'est la souveraineté exercée par l'universalité des citoyens ; le fait, c'est une élection qui n'embrasse encore que des catégories restreintes. L'exercice de la souveraineté est borné par un chiffre et laisse des millions d'âmes en dehors du droit, c'est-à-dire en dehors de la justice. L'élection est matérialiste. La raison dit que l'élection doit être spiritualiste comme la pensée de la révolution, et compter des âmes, et non des centimes. Mesurez la distance ! (*Oui, l'élection est matérialiste !*)

En principe, la représentation nationale doit exister sans acception de classes, de catégories, de fortune, de professions sociales. En fait, la loi d'éligibilité, le cens obligatoire, le salaire national aux députés supprimé, excluent des catégories entières d'intérêts de la représentation, et livrent ces droits et ces intérêts des plus grandes masses à la merci des intérêts les moins nombreux !

Le principe ? c'est la liberté réelle des cultes sans oppression comme sans faveur. Le fait ? c'est une religion non d'État, mais de majorité ; c'est un concordat civil comme sous Louis XIV ou Napoléon ! Qu'est-ce qu'un concordat civil, si ce n'est un pacte par lequel l'État traite du régime des consciences dans l'empire ? A quelle distance cela ne nous tient-il pas de la véritable et impartiale liberté des consciences ?

En institution gouvernementale, quel est le principe de votre constitution même de 1830 ? Une royauté démocratique, ou plutôt une royauté personnifiée sur une seule tête

exceptionnelle au-dessus des vicissitudes électives, prudence ou habitude de la monarchie en France, à laquelle la raison publique se rangea comme à une de ces transactions entre deux temps qui sauvent les périls de l'un, en conservant les avantages de l'autre. Cette monarchie n'est, dans son véritable sens, dans son intention première, qu'une magistrature couronnée, une délégation perpétuelle du peuple, et non une propriété du trône et de la nation comme jadis. Mais avec les lois que vous lui faites depuis ces seize années ; avec les attributions et les prérogatives nouvelles, excessives, imprudentes dont on l'investit, depuis les lois de septembre jusqu'aux fortifications de Paris et aux lois de régence ; avec quinze cents millions de budget à distribuer par an à la partie administrative ou militaire d'un pays qui vit de fonctions et de salaires publics ; avec cette véritable caisse d'amortissement de l'indépendance des caractères et de la liberté morale des citoyens ; avec une oligarchie étroite d'électeurs faciles dans certains pays à capter par des avantages matériels ; avec la diplomatie du monde et l'esprit militaire d'une armée nombreuse sous la main ; avec une des deux chambres à sa nomination, ce qui détruit la trinité des pouvoirs, et en place deux sur trois dans la main d'un seul, cette monarchie n'absorberait-elle pas inévitablement, au bout d'un temps donné, la puissance morale du pays, si elle en avait la funeste pensée ? Ne se tromperait-elle pas un jour sur son titre, et ne prendrait-elle pas insensiblement sa volonté propre pour la volonté constitutionnelle de la nation ? (*Oui ! oui !*)

Je passe bien d'autres contradictions entre les dogmes consacrés de la révolution et notre situation politique présente. Cependant, encore une ou deux, si vous voulez que je poursuive ? (*Parlez ! parlez ! nous ne nous lassons pas !*)

Eh bien ! Messieurs, le principe libéral, c'est la pensée et la presse, libres comme l'air vital de l'opinion. En fait,